

1. Deux sœurs

A. Elisabeth

Elisabeth Catez naît un dimanche matin -le 18 juillet 1880- au camp militaire d'Avord, près de Bourges, où son père Joseph est capitaine. Le 22 juillet, elle est baptisée à la chapelle du camp militaire. L'enfant se révèle d'une nature volcanique. [« Elle est un pur diable et une grande parleuse » rapporte sa maman lorsqu'elle a 22 mois. Sa sœur Guite (Marguerite née le 20 février 1883) témoignera : « elle est très vive, emportée même : des colères, tout à fait des vraies colères, elle est très diable ! » Quelques gestes et réactions religieuses dénotent bien son attrait pour la vie intérieure, au-delà de sa nature vive. Toute petite, elle embrasse volontiers son crucifix. Lorsque sa grand-mère est malade, elle prie et fait prier sa poupée, la mettant à genoux ! Sa même poupée Jeannette est empruntée à son insu pour représenter l'Enfant Jésus à la crèche... Hélas, Elisabeth la reconnaît et hurle dans l'église : « Méchant curé, rendez-moi ma Jeannette ! »]

Elisabeth connaît souvent des larmes de colère ou de repentir lorsque sa maman s'est fâchée... Mais, ses premières vraies larmes de chagrin coulent lorsque le 24 janvier 1887 lorsque son grand-père meurt. Quelques mois plus tard, le 2 octobre 1887, son papa est à son tour emporté par une crise cardiaque. [Cette expérience des deux décès lui fait prendre conscience de la fragilité de la vie. Dès lors, elle s'attache vivement à sa maman et à Guite. Le « trio », comme on les appelle, sillonnera durant les mois d'été les quatre coins de la France où madame Catez, grande voyageuse, compte de nombreux amies et parents.

Elisabeth ne fréquente pas l'école. Elle reçoit des leçons de formation générale à la maison et gardera toujours une orthographe très fantaisiste. Par contre, elle passe des heures au piano : à 8 ans elle est inscrite au conservatoire. Ses colères sont toujours aussi violentes, parfois on la menace – en faisant son petit paquet – de l'envoyer interne au Bon Pasteur, une maison de redressement.

Son recueillement est déjà frappant à l'église. « J'aimais beaucoup la prière et le bon Dieu, même avant ma première communion, j'étais résolue à n'aimer que Lui et à ne vivre que pour Lui. Je ne comprenais pas qu'on puisse donner son cœur à un autre ». (Elisabeth n'a que 10 ans...) Elisabeth fait des efforts énormes pour se contrôler, mais elle n'obtient pas que des réussites : lors de sa préparation à la première communion elle est punie « à genoux au milieu de l'allée à Saint-Michel ». « Elle ne pourra se contenter d'une vie banale, dit l'Abbé Sauvageot le vicaire, avec sa nature : ce sera un ange ou un démon ! »]

Le 19 avril 1891 Elisabeth fait sa première communion [tant désirée et préparée. Une journée inoubliable ! Elle se sait visitée par Dieu et l'accueille ! Elle se sent aimée et aime à son tour ! Selon la tradition locale, les premières communiantes vont en visite au parloir du carmel tout proche ... Elisabeth entend la signification (inexacte, la vraie c'est « plénitude de Dieu ») de son prénom : « maison de Dieu » et en est profondément touchée. « Ce grand jour, nous nous sommes tout donnés l'un à l'autre » (L 178), elle a des larmes de joie. Après la célébration, elle confie à sa petite amie : « Je n'ai plus faim, Jésus m'a nourrie ! » A partir de ce jour, plus de colères ! La grâce de Dieu soutenant la volonté de fer de cette fille et petite fille d'officier parvient à ce résultat ! Le 25 juillet 1893, Elisabeth emporte le « premier prix de piano » à 13 ans. Vers 14 ans, après avoir communié, « Elisabeth se sent irrésistiblement poussée à consacrer tout sa vie à Dieu et prononce un vœu de perpétuelle virginité ». Un peu plus tard, elle entend le mot « Carmel » prononcé au fond de son cœur.]

Pendant toute sa jeunesse Elisabeth vit une vie mondaine, participant à de nombreuses soirées et thé-dansant. Jolie, aimable, « première de la bande » et coquette, elle est forcément très entourée. Elle voyage beaucoup et c'est au milieu de cette vie de jeune fille bien dans sa peau que se joue « l'essentiel », la présence « au-dedans » de Jésus.

Elle souffre de l'opposition farouche de sa maman à sa vocation et l'offre à son Jésus. Elle patiente douloureusement et vit le carmel « au-dedans ». Lors de la mission prêchée à Dijon en mars 1899, après l'intervention de Guite, sa fille cadette, madame Catez consent enfin à laisser partir Elisabeth, mais à sa majorité : 2 ans plus tard. Cinq jours après, coup de théâtre : sa maman lui propose « un mariage, un parti superbe que tu ne retrouveras jamais... » Elisabeth refuse et redit son « oui » au Christ dans la prière. [Son amour pour Jésus se concrétise aussi par l'apostolat dans la paroisse de Saint-Michel : le patronage pour les enfants de la manufacture de tabac (« Notre-Dame du Tabac » !), le catéchisme préparatoire à la première communion, la visite des parents, la chorale.]

Les derniers mois avant son entrée le 2 août 1901, elle souffre « de faire souffrir les siens qu'elle aime tant » et traverse une période d'aridité dans sa recherche de Dieu. [Dans la lettre « L 81 », elle exprime le matin de son grand OUI tant désiré, ce qu'elle vit : « J'aime ma mère comme jamais je ne l'ai aimée et au moment de consommer le sacrifice qui va me séparer de ces deux êtres chéries qu'il m'a choisies si bonnes, si vous saviez quelle paix inonde mon âme ! »]

[Du couvent, Elisabeth adresse un grand nombre de lettres à sa mère, sa sœur, ses amies pour les inviter à vivre la même expérience spirituelle qu'elle dans leur vie de laïques.] Après 4 mois de postulat éclairant, heureux et paisible, elle passe une période difficile lors du dur apprentissage qu'est le noviciat ! Elle éprouve de la peine à prier, ne sent plus d'ardeur, est prise de scrupules... C'est là qu'elle mesure la perte de sa vie de jeune si variée et faite de compliments pour ses talents d'artiste, c'est aussi l'hiver de l'inconfort du couvent non chauffé de l'époque, c'est encore son piano par lequel elle s'exprimait tant dont elle fait le deuil. Mais c'est avant tout le « cordon ombilical » avec sa maman qui se coupe vraiment alors. Certes consciemment, c'était fait, mais inconsciemment le travail devait encore s'achever. C'est dans la foi pure, après des heures de désarroi, qu'elle fait sa profession à l'Epiphanie 1903. La paix revient après ses vœux perpétuels. L'épreuve purifiante l'a fait grandir.

Le 21 novembre 1904, elle écrit sa célèbre prière « *O mon Dieu, Trinité que j'adore* »... traduite aujourd'hui en 39 langues ! Elle vit dans le rayonnement de Thérèse d'Avila que sa mère lui avait fait connaître, elle découvre Jean de la Croix, elle se plonge dans saint Paul, touchée par « *le trop grand amour* » de Dieu (Ephésiens 2,4) et trouvant sa vocation spécifique à devenir « *louange de gloire* ». Saint Jean lui enseigne à « *demeurer en Son Amour* ». Elle fait également son miel de la spiritualité de confiance de la petite Thérèse de Lisieux, dont elle a lu, enthousiaste, « *L'histoire d'une âme* » juste avant d'entrer au couvent. Thérèse l'a aidé à se débarrasser de l'une ou l'autre trace de jansénisme..

En 1905, sa santé décline. En mars 1906, elle entre à l'infirmerie. Elle est atteinte de la maladie d'Addison, alors incurable. En août, 70 jours avant de mourir, elle compose « *le Ciel dans la foi* » à l'intention de Guite, apportant ainsi un point d'orgue aux 39 lettres qu'elle lui a adressées. Elle souffre d'une grande et très douloureuse inflammation intérieure. Le délicat métabolisme de la nutrition et de la boisson ne fonctionne plus. Elle meurt de faim et de soif. « *Je crois que la première chose que je ferai en arrivant au ciel, c'est de boire !* », confie-elle à sa prieure. Elle dit à ses sœurs qui lui demandent un mot d'adieux : « *Au soir de la vie seule l'amour demeure.* » Elle embrasse aussi son crucifix de profession en disant ; « *Nous nous sommes tant aimés !* » Elle appelle Marie « *Porte du Ciel - Janua Coeli* ». C'est elle qui l'aide à franchir le pas de la mort. Le 8 novembre 1906 on entend ses derniers mots intelligibles : « *Je vais à la Lumière, à l'Amour, à la Vie !* » Le 9 novembre, vers 6 h du matin, elle a cessé de respirer. Elisabeth appartient à l'Eglise toute entière.

B. Guite

Guite, - qui ne peut évidemment pas se douter qu'elle deviendra maman de 9 enfants, dont ...4 religieuses et un prêtre !-, écrit à son ancienne institutrice, mademoiselle Forey le jour de l'entrée de sa sœur au Carmel : « *... si vous saviez comme je suis malheureuse ! Sabeth est entrée au Carmel vendredi matin... priez bien pour nous, chère mademoiselle, pour votre petite Guiguite qui s'est bien souvent révoltée et a maudit tous les couvents, mais a fini par se résigner, quoiqu' étant brisée.* »

Elle épouse en octobre 1902 *Georges Chevignard*. Avec son frère, Georges dirige la banque familiale fondée par leur père. Elisabeth s'en réjouit. D'autant plus qu'en 1904 puis en 1905, deux bébés viennent ensoleiller le nouveau foyer : une petite... « *Sabeth* », d'abord, et puis Odette. Ce sont les deux seules nièces qu'Elisabeth aura connu sur terre.

Guite deviendra maman de neuf enfants. Sa vie a été bien évidemment tissée d'épreuves et de joies, mais elle l'a vécue à la suite de sa sœur aînée. Elisabeth avait compris ainsi sa mission posthume : « *Il me semble qu'au Ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles,*

de les transformer en Lui-même» (L335) Sa première et admirable disciple n'aura été autre que sa petite sœur, plus effacée et naturellement douce que son aînée.

La mort d'Elisabeth (1906) et de sa maman (1914) ont bien évidemment affecté Guite. Mais en 1925, elle devient soudainement veuve et connaît la gêne suite à la fermeture de la banque familiale qui se survit pas à la grande crise financière internationale. Avec un courage, une force discrète et une foi admirable, Guite fait face. Elle est aidée par ses filles aînées, surtout Odette qui travaille pour aider sa famille (comme la Céline de la chanson d'Hugues Aufray). Odette entrera plus tard dans un Institut séculier et ne prononcera ses vœux définitifs qu'après la mort de sa maman.

En 1933, Guite traverse une épreuve plus cruelle encore. Xavier, son petit garçon de 10 ans et demi, meurt de méningite. Reprenant Job, elle dit : « Vous me l'avez donné, vous me l'avez repris, que votre volonté soit faite. » « C'est encore plus dur que de perdre son mari », avouera-t-elle. De 1940 à 1945, elle éprouvera aussi beaucoup de soucis pour son fils Jacques, prisonnier en Allemagne.

Mais les joies sont là également. Sa fille Sabeth entre au Carmel de sa tante en 1928. Chantal, entre chez les dominicaines en 1932, tandis que son fils Pierre à la grande joie de sa maman entre au séminaire en 1933. Il sera ordonné en 1944 et vivra à l'archevêché une vie de service souriant, comme sa mère. Marie épouse en 1940 Armand Cartron : Guite accueille son gendre comme un fils et ce dernier le lui rendra bien. En 1942, Geneviève entre à son tour chez les Dominicaines... Guite ne dit rien, mais elle vit durement ce nouveau départ pour la vie religieuse : « J'aurais espéré que Dieu me laisse la dernière de mes filles... », soupire-t-elle. Ce sont enfin les mariages de ses fils Jacques et François.

Guite a vécu dans sa vie d'épouse et de mère de famille nombreuse, et avec sa grâce propre de bonté très discrète et de silencieuse sainteté, le chemin tracé par sa sœur aînée. Elle a une fidélité à la prière et à la messe quotidiennes aussi entière que celle de sa sœur, mais dans le cadre plus difficile de la vie dans le monde. Son gendre en témoigne avec émotion : « Elle rayonnait, mais on ne sentait pas son rayonnement... c'était, à travers elle, le rayonnement d'un Autre... Elle a vécu absolument tout ce que sa sœur a vécu ou lui a dit... Elles étaient vraiment sur la même longueur d'onde toutes les deux... » A Dijon, les gens l'appelaient « la sainte madame Chevignard », témoigne une de ses nièces. Ses enfants et ses amies lui rendront après sa mort en 1954 ce bel éloge : « Guite aussi sainte que sa sœur, peut-être même plus... »

2. Elisabeth, jeune laïque (fragilité de la vie – Jésus fit en moi sa demeure – Ce que tu veux, je le veux)

A. La fragilité de la vie

En 1887, l'année des sept ans d'Elisabeth, la mort de son grand-père maternel et surtout le décès inopiné de son papa survenu après plusieurs crises cardiaques, l'ont douloureusement marquée. Ce double départ d'êtres chers attise en elle la pensée de l'éternité. Etre au ciel, près de Dieu, c'est donc là notre destinée finale. Le reste est fragile et passager. La vie terrestre est le chemin qui mène à L'Infini. La vie est la marche incessante d'un nomade. Certes, elle ménage des étapes, des haltes où l'on peut jouir du paysage, où l'on peut se détendre et faire provision de bonheur. Mais, inmanquablement, on reprendra la route comme les Hébreux dans le désert de l'Exode. Notre existence est la réponse à l'invitation de « Celui qui est le chemin, la vérité et la vie » (Jean 14, 6).

Cela, la petite Elisabeth est encore trop jeune pour le formuler. Le plus important, c'est qu'elle le vit déjà. Elle ne sera jamais une théologienne, une théoricienne. Elle est un

témoin. Tout ce qu'elle dira et écrira jusqu'à sa mort, a été vécu, a été d'abord expérimenté.

Elle se confesse pour la première fois à sept ans et demi. Mère Germaine, qui sera plus tard sa maîtresse des novices et sa supérieure, dira de sa première confession : « *elle y ressentit une impression profonde, qui détermina tout un éveil à l'endroit des choses divines. Dès lors, elle se résolut avec énergie à lutter contre son défaut dominant, sans toute fois que cette application à se vaincre n'altérât en rien son entrain et sa gaîté* » (Souvenirs 12).

Autre aveu plus important d'Elisabeth que mère Germaine a fidèlement rapporté : « *J'aimais beaucoup la prière, et tellement le bon Dieu, que même avant ma première communion, je ne comprenais pas qu'on pût donner son cœur à un autre ; et, dès lors, j'étais résolue à n'aimer que lui et à ne vivre que pour lui* » (Souvenirs 27). Cela rappelle le mot de Charles de Foucauld dès sa conversion à 28 ans : « *Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui.* »

Dès sa première confession, à 7 ans, elle prend conscience que ses grandes colères ne plaisent ni à son entourage ni à Jésus dont elle sent déjà la touche en son cœur. Du coup elle décide de s'améliorer. Cela n'ira pas sans de fréquentes rechutes jusqu'à sa première communion à 11 ans.

A l'âge de huit ans, en vacances dans le Midi, elle confie son désir de devenir religieuse à un prêtre ami de la famille, l'abbé Isidore Angles. Laissons parler ce dernier :

« *C'était un soir. Les fillettes, fatiguées de jouer, avaient entamé une conversation enfantine. Elisabeth, elle, par une manœuvre rusée et savante, avait trouvé le moyen de se rapprocher de moi : elle était même parvenue à grimper sur mes genoux. Vite elle se pencha à mon oreille et me dit : ' Monsieur Angles, je serai religieuse, je veux être religieuse !...' Je me souviendrai longtemps de ce timbre angélique... Et aussi de l'exclamation quelque peu irritée de sa mère : ' Qu'est-ce qu'elle dit, la petite folle ? ' Madame Catez sait bien sous quel cloître elle vint me retrouver le lendemain. Anxieuse, elle me demandait si je croyais sérieusement à une vocation ; et moi, je répondis une parole qui, comme un glaive, transperça son âme : ' J'y crois ! ' ... J'ai eu le courage de lui dire : ' Elle est à Dieu, avant d'être à vous.' »*

Entre-temps, Elisabeth lutte, et ses victoires sont loin d'être générales. Plus d'une fois, elle entre dans de violentes colères devant les yeux effarés de la douce et calme Guite qui connaît la tendresse et la l'amabilité de son aînée dès qu'elle a retrouvé ses esprits. La petite sœur s'en souvient bien lorsqu'elle écrit : « *Elisabeth avait un caractère violent et emporté... Je me la rappelle toute petite fille ayant de vrais accès de colère, criant, trépignant.* » Elisabeth lui écrira plus tard : « *Pardon, je t'ai souvent donné le mauvais exemple* » (L 269).

Sa maman la punit en la privant du baiser du soir. Dans son *Journal*, à 18 ans, Elisabeth louera cette « *mère douce et sévère à la fois et qui sut si bien vaincre mon terrible caractère* » (J 81).

B. « Ce jour où Jésus fit en moi sa demeure »

Si Elisabeth sait déjà prier, sa « conversion » ne sera effective qu'après sa communion. Entrée au catéchisme de deux années, elle réussit peu à peu à se maîtriser, mais pas toujours. Une de ses amies rapporte qu'ayant été dissipée et bavarde, le vicaire de la paroisse l'a fit mettre à genoux, dans l'allée centrale de l'église. Madame Catez obligea sa fille à aller ensuite faire des excuses à l'abbé, qui dit à la mère : « *Ce sera un ange ou un*

démon. » Mais l'amie rapporte un autre fait. Un jour, une fillette avait été grondée et Elisabeth, pour adoucir sa peine, passa sa main sous le banc pour lui prendre la main et la serre. Là aussi, c'est tout Elisabeth, « ange et démon » !

Le 19 avril 1891, le troisième dimanche de Pâques, à l'âge de 11 ans, elle vit la première de ses communions. Que s'est-il passé ce jour là entre Dieu et elle ? Une de ses poésies, composée 7 ans plus tard, lève un peu le voile :

*En l'anniversaire de ce jour
Où Jésus fit en moi sa demeure,
Où Dieu prit possession de mon cœur
Tant et si bien que depuis cette heure,
Depuis ce colloque mystérieux
Cet entretien divin, délicieux,
Je n'aspirais qu'à donner ma vie
Qu'à rendre un peu de son grand amour
Au Bien-Aimé de l'Eucharistie
Qui reposait en mon faible cœur
L'inondant de toutes ses faveurs (...)
Jour béni, le plus beau de ma vie,
Jour où Jésus reposait en moi,
Jour où j'entendis parler sa voix
Tout au fond de mon âme ravie... (P 47)*

Elisabeth avait dit à son amie Marie-Louise Hallo : « je n'ai pas faim... Jésus m'a nourrie... » Madame Catez confiera plus tard : « ...je voyais mon enfant si recueillie, si pénétrée, ses larmes ne cessaient de couler et j'ai compris que Dieu avait pris possession de ce cœur... » La première communion a donc été vécue par la fillette comme une expérience très intense de communion avec le Christ. Elle restera pour elle un instant unique.

La journée n'est pourtant pas encore terminée. Suivant une coutume du quartier, les communicantes pouvaient avoir une rencontre avec une carmélite. La jeune fille se trouve seule devant la supérieure du monastère. Un choc pour l'une et pour l'autre : elles éprouvent un sentiment de présence, celle de Dieu. C'est à cet instant que Mère Marie de Jésus révèle à l'adolescente la signification (en fait erronée) de son prénom : « maison de Dieu. » Elisabeth est touchée. Elle fait pour la première fois l'expérience d'être « la maison de Dieu ». Son cœur, son être profond, est désormais le foyer où Dieu est accueilli. Elle passera tout le reste de sa vie à développer ce vécu de « maison de Dieu. »

Ce moment passé, la routine ne reprend PAS le dessus. Elisabeth a vécu une conversion, une transformation profonde. Son côté « ange » semble désormais habité par Dieu. De toute son énergie de petite-fille et de fille d'officier, elle apprend à s'oublier pour Jésus, pour les autres. Elle se bat contre son égoïsme. Ses accès de colère sont toujours vécus, mais maintenant du dedans. Seule quelques larmes laissent deviner le combat qu'elle mène contre elle-même. Elle se sent habitée par Jésus, elle aime le prier, elle puise en Lui la force de lutter contre son mauvais caractère. C'est dans la durée que se confirme la qualité d'une conversion, et ici la présence de Dieu en elle se laisser vérifier sans équivoque.

Sa prière n'est déjà plus enfantine. Les grâces du sacrement de l'eucharistie libèrent la grâce de son baptême. Elle entre dans le silence intérieur, le silence « du dedans », au plus profond d'elle-même, pour s'y tenir en présence du Christ qui l'habite. Le Dieu lointain et le Juge sévère que présentaient l'Eglise et la catéchèse janséniste de son temps, n'a plus rien à voir avec l'expérience qu'en fait Elisabeth. Elle découvre un Dieu Amour, proche et très intime, un compagnon de route et de vie.

La maman, qui voit le changement très net chez sa fille, retrouve ses peurs devant l'éventualité d'une vocation religieuse chez sa fille. L'entrée au monastère lui est

désormais défendue, toute visite au Carmel, interdite. Sans doute pensait-elle que - « loin des yeux, loin du cœur »-, sa fille aînée finirait par abandonner cette idée.

Elisabeth se tait et poursuit brillamment sa formation de pianiste. La presse locale lui prédit un grand avenir. A 13 ans, elle passe par une douloureuse phase de scrupules. Sans doute est-ce du à la tension intérieure qu'elle vit entre le Dieu lointain de la catéchèse, et le Dieu personnel qu'elle expérimente déjà profondément au fond d'elle même. Son confesseur et confident, l'abbé Angles, l'aide à passer le cap. Cette petite crise de scrupules, liée sans doute aussi aux troubles de la puberté, lui permet d'affiner et de mieux contrôler sa vive sensibilité d'artiste.

En 1894, Elisabeth prend un engagement radical pour Dieu. Après la communion, elle sent poussée intérieurement à se consacrer par un vœu de virginité perpétuelle. Un peu plus tard, un mot lui est dit intérieurement : « *Carmel* ». Une image nouvelle, celle de l'épouse, vient sous sa plume. Le 17 août 1894, elle compose un court poème, son quatrième, où elle dit :

*« Jésus, de toi mon âme est jalouse
Je veux être bientôt ton épouse.
Avec toi je veux souffrir
Et pour te trouver mourir »* (P4)

Cet appel est mis à rude épreuve par madame Catez qui contrarie sa fille le plus qu'elle peut. Mais cette opposition nous vaut de découvrir toute la richesse spirituelle d'une *Sabeth*, très incarnée, vivant une vie très mondaine, « *sans faire la grimace* » dira son confesseur, profitant pleinement de sa jeunesse, et en même temps rayonnante d'une présence intérieure de plus en plus intense. Elisabeth mord à pleine dents dans la vie, elle est gaie, attentionnée, très attachante et naturelle.

Victime d'une injustice manifeste à propos du prix d'excellence au piano en 1894, la volcanique Elisabeth manifeste un contrôle de soi et une maturité remarquables dans la lettre à son amie Alice Chervau, surtout quand elle écrit, sans jalousie ni rancune : « *Marguerite a eu un second prix de piano, c'est superbe* » (Lettre 7).

En plus de miser sur le goût d'Elisabeth pour le monde musical, madame Catez joue aussi sur sa joie de vivre et de découvrir pour la garder dans le monde. Elisabeth visite la France et une partie de la Suisse avec un plaisir qui déborde de ses nombreuses lettres de voyage . Le « trio », formé par la mère et les deux sœurs, est en vacances de la fin mai au début novembre.

L'hiver fournit l'occasion à notre future bienheureuse de perfectionner son piano, d'apprendre l'anglais et de s'initier à la couture, car la demoiselle, fort coquette, aime les belles toilettes et madame Catez n'a qu'une modeste pension de veuve. Mais Elisabeth n'est pas superficielle. Elle consacre aussi du temps à un engagement paroissial. Elle fait partie de la chorale, elle donne le catéchisme à quelques fillettes qui ont du mal à suivre les instructions à l'église Saint-Michel, elle anime le patronage des enfants des ouvrières de la manufacture de tabac (« Notre Dame du tabac » !), elle suit assidûment les retraites et les conférences données par les pères rédemptoristes, les jésuites ou encore l'archevêque Monseigneur Le Nordez.

Ce tourbillon d'activités chez une adolescente de 16-19 ans ne doit pourtant pas masquer pourtant pas la grande profondeur de sa relation à Dieu. De nombreux témoins affirment qu'une présence l'habitait. C'était quasi visible quand elle entrait à l'église. Madame Mongin, jeune épouse d'un professeur de Droit à l'Université de Dijon, raconte : « *Elisabeth avait à peu près treize ans. Elle m'a frappée de façon extraordinaire... Je la*

vois encore arrivant, comme toute remplie de Dieu... A la fois une grande simplicité et de la majesté. C'était très curieux, très simple. Et cependant pas dans les nuages...Jamais je n'ai vu chose pareille. » (MD Poinset- Cette présence de Dieu en toi, p.32)

Sa jeune amie Françoise de Sourdon témoigne de son côté : « Dans une réunion mondaine, elle n'y était plus. Elle était partie dans ses pensées. Parler avec le Bon Dieu comme avec un ami, elle y revenait toujours... mais , en dehors de ses confidences, elle ne se faisait remarquer extérieurement en rien et nulle part. A l'église comme dans les salons, son attitude était naturelle, simple, recueillie, sans aucune raideur ; elle était plutôt d'une gaîté tranquille, toujours souriante, mais d'un sourire sérieux, et avec ce regard profond qui semblait déjà voir au-delà des choses passagères.. » (ibid, p. 117) A une amie de sa mère qui lui demande ce qu'elle pouvait dire au bon Dieu tout ce temps là (de sa prière), elle répond avec une désarmante simplicité : « Oh madame, nous nous aimons. »

Les stratégies maternelles, qui visent à noyer sa vocation sous les occupations mondaines, n'obtiennent donc pas les résultats escomptés. Loin de l'éloigner de son désir de vie religieuse, l'enracinement dans le monde procure une dimension quotidienne à l'expérience du Christ que vit Elisabeth. Cette expérience l'humanise dans la mesure où, le plus souvent à son insu, elle rayonne du Christ partout où elle passe. Elle s'humanise en se divinisant...

C. « Ce que tu veux je le veux aussi »

Mais Madame Catez continuera à s'opposer farouchement à son entrée au carmel. Aimer sainte Thérèse d'Avila à laquelle elle a initié sa fille, lui faire découvrir les richesses de la liturgie, c'est une chose. Aller vivre derrière les grilles du carmel, c'en est une autre. On peut se sanctifier partout !

Elisabeth obéit. Mais le combat devant l'intransigeance de sa mère lui coûte beaucoup. Plusieurs fois, elle a montré ses larmes à Madame Hallo, la mère de Marie-Louise, sa meilleure amie. D'autant plus que la santé de Madame Catez se détériore et qu'à l'automne 1898, Elisabeth doit sérieusement envisager de ne pouvoir jamais partir au couvent. En cette fin du XIXe siècle, il existe peu d'institutions pour accueillir les personnes âgées ou malades. Ce serait le devoir filial d'Elisabeth de soigner sa mère souffrante et de veiller à l'établissement de sa cadette, qui, elle, ne manifeste aucun signe de vocation.

Peu à peu, Elisabeth s'abandonne : « non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » C'est la pierre de touche de l'authentique sainteté à laquelle elle parvient dès ses 17 ans, trois ans avant de réaliser son rêve de vie religieuse.

Le 8 décembre 1897, la poésie 44 exprime cet abandon confiant :

« Je n'aspire qu'à quitter le monde (...)
Dans un de ces chers monastères
Où la règle est dure et bien austère (...)

Mais tu ne veux point encore de moi...
Quand pourrai-je me donner à toi ?
Oh s'il te plaît de me voir souffrir
En n'exauçant point mon pieux désir,

Que ta volonté soit accomplie
Et qu'elle soit à jamais bénie.

*Ce que tu veux, je le veux aussi
O mon Jésus, ô céleste Ami,
Que ta volonté soit donc la mienne
Et que mon pieux espoir me soutienne. »*

Elle est prête. Lucidement, volontiers même, elle accepte la volonté de Dieu révélée à travers les circonstances concrètes de sa vie. L'Aujourd'hui éternel de Dieu se manifeste non pas dans « l'hier », qui est révolu, pas plus que dans le « demain » qui échappe à ses prises, mais dans le consentement à l'instant présent. Consentir aux événements, qui contrarient nos rêves et nos projets, c'est communier au Grand Présent, c'est être auprès du Bien-Aimé. Faute de la solitude priante du monastère pour le moment inaccessible (et peut-être pour toujours), Elisabeth abandonne le « *jardin solitaire* » de son cœur à ce Jésus qui l'habite en permanence. C'est ce qu'elle écrit ce même jour dans la Poésie 43 qui s'adresse à Marie Immaculée :

*« ... Veille avec soin sur mon faible cœur
Pour qu'il plaise au Bien-Aimé Sauveur.*

*Qu'il ressemble au jardin solitaire,
Que Jésus se plaise en ce parterre,
Qu'il daigne le visiter souvent
Oh, qu'il y demeure constamment, (...)*

*Car mon cœur est toujours avec Lui,
Et nuit et jour il pense sans cesse
A ce céleste et divin Ami
Auquel il voudrait prouver sa tendresse. »*

Et comment mieux « *prouver sa tendresse* » qu'en accomplissant ce que Dieu veut d'elle. Elisabeth, avant ses 18 ans, parvient à l'entrée totale et sans condition dans la volonté de Dieu. Dans son *Journal*, elle redit à Jésus, le 27 janvier 1900, en parlant de l'entrée au noviciat des religieuses du Sacré-Cœur de sa meilleure amie Marie-Louise Hallo :

« Je voudrais pouvoir comme elle dire adieu à celles que j'aime si tendrement, et quitter aussi tout pour toi. Mais l'heure n'est pas venue, que ta volonté soit faite. Sainte volonté de mon Dieu soit toujours la mienne ! Ah, du moins dans le monde, je puis t'appartenir ; oui, n'est-ce pas, je suis tienne » (J 156).

La barque de sa vie, elle consent à ne plus vouloir la piloter elle-même, mais à laisser l'Autre divin tenir le gouvernail pour la conduire en des lieux imprévus. La jeune sainte *laïque* est née. Son consentement généreux est un cadeau extraordinaire qu'elle nous fait à chacune, à chacun. Comme le souligne le Père De Meester :

- Elisabeth **intériorise** encore plus sa prière. Le « *jardin solitaire* » de son cœur, la « *demeure intérieure* », ce qu'elle appellera deux ans plus tard la « *cellule de son cœur* » ou son « *petit Béthanie* » est, bien davantage qu'un monastère de brique, le lieu décisif où s'enflamme, au contact du feu de l'Esprit, la prière. « *J'aimerais tant, ô mon Maître, vivre avec toi dans le silence. Mais ce que j'aimeper-desus tout c'est faire ta volonté (...)* Je t'offre la cellule de mon cœur, que ce soit ton petit Béthanie ; viens t'y reposer, je t'aime tant... », confie-t-elle en janvier 1900 dans la Note Intime 5.
- Elisabeth **laïcise** aussi sa contemplation. Elle prie dans une chambre ordinaire, dans la rue, dans un compartiment de train, dans une église accessible à tous. Elle rencontre la présence de Dieu en voyage, en visite chez des amis, en dansant

avec grâce, en jouant tennis, en interprétant Chopin au piano, en s'engageant à la paroisse. Elle vit pleinement les imprévus et les contrariétés de la vie comme autant de rencontres avec son Jésus.

- Elisabeth, enfin, appuie sa contemplation sur **la vie sacramentelle commune** à tous les baptisés : la foi en la présence du Dieu-Amour, l'ouverture à sa volonté quotidienne, l'écoute de sa Parole (que sa mémoire auditive de musicienne retient facilement par cœur lors des eucharisties ou des retraites paroissiales), l'attention aux autres... Le rapprochement avec l'assistante sociale Madeleine Delbrel, dont la béatification est en cours, me frappe quand cette dernière écrit : « *Une journée pleine de bruit, et pleine de voix peut être une journée de silence si le bruit devient pour nous écho de la présence de Dieu, si les voix sont pour nous messages et sollicitation de Dieu.* » Ou encore : « *La solitude n'est pas l'absence du monde, mais la présence de Dieu. C'est de le rencontrer partout qui fait notre solitude.* » C'est parce qu'Elisabeth l'a éprouvé d'abord comme jeune chrétienne dans le monde, qu'elle pourra, comme religieuse, dire avec autant de conviction à ses nombreux amis laïcs qu'eux aussi peuvent être des contemplatifs à partir de la grâce de leur baptême.

Quelques mois avant son entrée au couvent, lorsqu'enfin sa mère aura donné son consentement, Elisabeth a eu un entretien au parloir du Carmel avec le Père Vallée. Ce religieux était le prier des dominicains de Dijon, un prêtre zélé, un prédicateur reconnu et familier du Carmel. Il confirme d'abord ce qu'Elisabeth vit au-dedans. Non elle n'est pas dans l'illusion. Il enrichit ensuite sa spiritualité. Lui ayant évoqué la présence intérieure de Jésus que provoque en elle chaque communion, Elisabeth reçoit cette réponse : « *Mais bien sûr, mon enfant, le Père est là, le Fils est là, l'Esprit Saint est là !* » Et le religieux lui développe alors le mystère de la théologie trinitaire. Pour Elisabeth, c'est le secret de l'inhabitation divine qui s'éclaire d'un coup. « *J'avais hâte qu'il se taise* », dira-t-elle, ne désirant plus que se retirer en ce Ciel intérieur. « *Depuis lors, dira le père Vallée, je l'ai vu partir comme une lame de fond.* » (Geneviève Esquier, *l'homme nouveau*, 1984)

3. Elisabeth inspire Guite. (Le grand silence – la prière du cœur – le secret de la joie)

Son message, simple et profond, reste très actuel. Pourquoi aller chercher si loin une expérience du divin, quand le Dieu tout Amour est présent au plus profond de nos cœurs ? Cessons de discuter avec notre « moi » égocentrique, pour regarder vers Celui qui nous cherche et nous introduit dans la vie intime des Trois. Le quotidien en est illuminé. La souffrance et la mort même se changent en chemin de Vie. Voyons maintenant comment Elisabeth va décliner cela dans les échanges de correspondance qu'elle aura, devenue carmélite, avec sa petite sœur et dans la belle retraite qu'elle a composée pour elle, « *Le Ciel dans la foi.* ».

A. Le grand silence du dedans

On pourrait décrire notre cœur comme un océan à trois niveaux :

1. la *surface* : elle est souvent agitée, parfois violemment, sous l'effet des vents contraires. Pour se laisser rencontrer par Dieu, il faut plonger plus profondément. Le moyen de relation avec lui n'est pas le téléphone ou le bruit des moyens dits de communication, mais le *silence*, non pas tant extérieur, que celui qu'on trouve en se recueillant en soi-même.

2. Le *niveau des perturbations du « moi »* : c'est la zone des tourmentes, là où nos blessures psychologiques, nos défauts, nos complexes interagissent et nous troublent. C'est le lieu où nous nous regardons. Elisabeth dans sa *Dernière Retraite* l'analyse fort bien avec son talent de musicienne : « *Une âme qui discute avec son moi, qui s'occupe de ses sensibilités, qui poursuit une pensée inutile, un désir quelconque, cette âme disperse ses forces, elle n'est pas toute ordonnée à Dieu : sa lyre ne vibre pas à l'unisson et le Maître, quand il la touche, ne peut en faire sortir des harmonies divines, il y a encore trop d'humain, c'est une dissonance.* » (DR 3)

3. Le *cœur profond* enfin est le lieu où se fait la rencontre avec Dieu « *au-dedans de nous.* » L'ascèse (l'exercice, l'effort) du silence intérieur (que favorise le silence extérieur) creuse le cœur jusqu'aux racines du mal en elle, à savoir l'orgueil, l'égoïsme orgueilleux. Pour tout ordonner à Dieu et descendre jusqu'à la profondeur du sanctuaire où Dieu vit en nous, il faut se taire. Pour s'oublier, il faut écouter l'Autre, le Tout Autre. La Trinité, nous apprend Elisabeth, habite en nous. On n'a pas besoin d'être hors de soi pour la rencontrer, mais par contre on a besoin d'être hors du « moi ». Il faut prendre l'orgueil par la famine, et le meilleur moyen de l'affamer, c'est le silence. A sa jeune amie Germaine de Gemeaux, qui rêvait devenir carmélite, elle écrit en 1903 : « *Faisons-nous silencieuses pour écouter Celui qui a tant à nous dire...* » (L164) Se taire, pour écouter. Ecouter, pour aimer dans ce silence qui vient de la seule présence de Dieu en nous et de la conscience que nous en avons. « *Conserver sa force au Seigneur, c'est faire l'unité en tout son être par le silence intérieur, c'est ramasser toutes ses puissances pour les 'occuper' au 'seul exercice de l'amour'* » (DR 3). Et ce Christ qu'on aura reçu dans ce silence à son écoute, sera donné au prochain, souvent à notre insu. C'est ce qu'exprime Elisabeth quand elle ajoute dans une lettre chanoine Angles : « *Je voudrais être toute silencieuse, toute adorante, afin (...) d'en être si pleine que je puisse le donner par la prière à ces pauvres âmes ignorantes du don de Dieu* » (I 131). L'amour du silence conduit au silence de l'amour.

B. La prière du cœur

La prière est le langage de l'Esprit en nous. Elle jaillit du plus intime de notre être. Dans l'Esprit, avec le Fils, nous prions le Père. L'esprit nous place au cœur de la Trinité. « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera : nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure* » (Jean 14, 23). « *Si quelqu'un m'aime* »... le mot clé est donné : aimer. Prier n'est autre chose qu'aimer. Elisabeth dit cela avec une lumineuse simplicité : « *je me tais, je l'écoute, je l'aime.* » Développons le un peu.

1. La prière d'oraison

C'est sans doute la plus importante. Consacrer, ne serait-ce qu'un quart chaque jour à Dieu, c'est un chemin de conversion, un chemin de sainteté.

Mais comment s'y prendre ? Comment prier ? Il n'y a pas de recette toute faite ; juste quelques repères. C'est en priant qu'on apprend à prier. C'est en priant qu'on entretient et qu'on développe encore le besoin d'oraison et le goût de l'oraison. Ce qui dépend de nous, c'est de donner du temps. De donner la priorité à Dieu en lui consacrant gratuitement et quotidiennement du temps. Et puis des rester là, calme et disponible. « *Prier ce n'est pas être intelligent, c'est être là* », a écrit avec son habituel réalisme, Madeleine Delbré, l'assistante sociale dont j'ai parlé un peu plus haut. Le reste est donné par l'Esprit. Car le seul maître de prière, c'est l'Esprit-Saint qui est en nous.

Une chose est fondamentale : Dieu est Amour. Dieu nous aime, Dieu t'aime toi. C'est tout simple. Tout est là. Cependant, les vérités les plus simples sont les plus difficiles à expliquer. Mais faut-il « expliquer » que Dieu est Amour ? Il faut en faire l'expérience. C'est parce que Dieu est Amour que nous ressentons l'appel à l'oraison et le besoin de faire oraison. Et c'est en pratiquant l'oraison - une oraison de 10 ou 15 minutes d'abord, puis, vous verrez que cela vous sera donné, de bientôt de 30 minutes, 45 minutes, une heure - que vous découvrirez sans cesse que Dieu est Amour. Que c'est une nouvelle, que c'est une bonne nouvelle.

Dans l'apprentissage de l'oraison, il y a quand même des jalons :

Décider du temps de prière : 15, 30 ou 60 minutes... et s'y tenir. Moi, pour ne pas avoir l'envie de regarder ma montre, j'utilise une petite minuterie de cuisine. La prière est toujours un combat. Comme de se lever ou comme de se mettre en route pour la marche ou le sport. C'est une décision quoiqu'il arrive, quoiqu'on vive dans l'oraison : la sécheresse ou la consolation sensible, la vigilance ou les distractions. On est heureux et en paix ... après.

La prière est un acte d'humilité. Il faut venir au Seigneur avec son corps, et d'abord en prenant le temps d'adopter une position stable durant tout le temps de l'oraison : assis sur une chaise ou un petit banc de prière. Sinon, nous serons instables et agités.

Accueillir mon corps, c'est m'accueillir, car je suis un corps, et ce corps est le temple de l'Esprit Saint. Accueillir son corps, ce n'est pas perdre son temps, c'est déjà être en prière. Mon corps est un merveilleux moyen de vivre l'intériorité de la présence de Dieu : « *Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple de l'Esprit Saint* » (1 Corinthiens 6, 19).

Le début de la prière est à soigner particulièrement, pour dire « bonjour » à Dieu. Se présenter tel qu'on est, invoquer l'Esprit Saint, prendre un peu de temps aussi pour lire un passage d'Écriture ou un texte spirituel qui nous servira de support fait partie de ce « bonjour » !

Un autre moment est à soigner, c'est **la fin de notre prière !** Comme dans une rencontre : après avoir échangé nous nous disons « au revoir », nous prenons congé l'un de l'autre en nous promettant une nouvelle rencontre... De même, ne cessons pas notre temps de prière sans prendre congé de Dieu d'une manière ou d'une autre. Soyons polis et délicats avec lui ! Remettons notre vie entre ses mains, confions-lui les activités et les rencontres qui vont être les nôtres prochainement. Bref, sachons dire au Seigneur : « au revoir » et « merci » !

Mais **entre ces deux moments bien précis**, que faire ? Eh bien ! ce que nous pouvons ! Et le Seigneur, lui, nous conduira où il voudra ! La seule chose qui dépende de nous, c'est la fidélité au temps de prière personnelle. Au début, nous aurons besoin du support d'un texte goûté lentement (un psaume, un passage d'évangile, le Notre Père,...), puis simplement peut-être du nom de Jésus doucement pulsé dans notre cœur, comme le flux et le reflux des vagues qui s'étalent sur la plage puis retournent à la mer, ou encore comme le léger balancement des ailes d'un faucon qui lui permet de planer dans l'air... Ensuite à certains moments, est donné le silence d'une paix totale du corps et du cœur, dans l'adoration.

L'important n'est pas d'avoir des pensées géniales ou des considérations hautement intellectuelles, car, comme le note très bien saint Ignace de Loyola : « *Ce n'est pas l'abondance du savoir qui rassasie l'âme et la satisfait, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement...* » (Exercices spirituels, seconde annotation). Saint Jean de la Croix écrit de son côté : « *autrefois [l'âme] dans son oraison et sa relation à Dieu*

s'occupait de certaines considérations et suivait certaines méthodes. **Maintenant tout se réduit à aimer...** » (Cantique Spirituel B 28, 9)

Elisabeth, elle, écrit à sa sœur : « *Je te conseille de simplifier tous tes livres, de te remplir un peu moins, tu verras que cela est bien meilleur. Prends ton crucifix, regarde, écoute.* » (L 93)

Dans la très belle lettre 239, elle dit à Guite, devenue maman de deux petites filles :

« *Comme tu le verras dans saint Jean de la Croix, lorsque nous sommes en notre centre le plus profond, nous sommes en Dieu (VF 465). N'est-ce pas que c'est simple, que c'est consolant ?*

A travers tout, parmi les sollicitudes maternelles, tandis que tu es toute aux petits anges, tu peux te retirer en cette solitude pour te livrer à l'Esprit Saint afin qu'il te transforme en Dieu, qu'il imprime à ton âme l'Image de la Beauté divine, afin que le Père en se penchant sur toi ne voie plus que son Christ, et qu'il puisse dire : ' Celle-ci est ma fille bien-aimée, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. ' »

2. La prière des heures.

Autre moyen de privilégié de sanctifier le temps de chaque jour par la présence du Christ Ressuscité, la *Prière des Heures* est la prière publique de l'Eglise. Elle est tissée de psaumes surtout, mais aussi d'hymnes, de lectures de la Bible ou des Pères, de litanies. Elle vient tout droit de la prière juive de la synagogue. Nul besoin d'être moine, religieuse, diacre ou prêtre pour la vivre. Tout baptisé, à la mesure de ses possibilités et de son désir, peut la vivre, en groupe ou individuellement. C'est un moyen très fort par lequel l'Esprit Saint nous unit à la supplication et à la louange de toute l'Eglise. Elle est un chemin aussi vers la prière continuelle.

C'est dans son droit fil que l'on peut vivre d'autres dévotions, surtout *l'Adoration du Saint-Sacrement* qui prolonge l'eucharistie et le *Rosaire* qui est, au départ, une liturgie des heures pour le peuple encore illettré de la fin du Moyen-Âge, où nous pouvons avec la Vierge Marie repasser dans notre cœur tous les mystères de la vie de Jésus. Le chapelet est aussi un chemin vers la prière incessante. Elisabeth a peu écrit sur la Vierge Marie, et ce qui est touchant, à l'exception d'un paragraphe magnifique de sa *Dernière Retraite*, tous les passages où elle en parle, c'est à sa sœur dans ses lettres et dans le *Ciel dans la foi*. Ainsi écrit-elle à sa sœur enceinte : « *Penses-tu ce que devrais être l'âme de la Vierge, lorsqu' après l'Incarnation elle possédait en elle le Verbe incarné, le Don de Dieu... En quel silence, en quel recueillement, quelle adoration elle devait s'ensevelir au fond de son âme pour étreindre ce Dieu dont elle était Mère. Ma petite Guite, Il est en nous. Oh ! tenons-nous tout près de Lui, en silence, avec cet amour de la Vierge...* » (L183) Dans la retraite qu'elle lui a offerte à titre posthume, elle dit : « *... L'attitude de la Vierge... est le modèle des âmes intérieures, des êtres que Dieu a choisis pour vivre au-dedans, au fond de l'abîme sans fond. Dans quelle paix, quel recueillement Marie se rendait et se prêtait à toutes choses ! Comme celles qui étaient les plus banales étaient divinisées par elle. Car à travers tout la Vierge restait l'adorante du don de Dieu ! ... Jamais la vision ineffable qu'elle contemplait en elle-même ne diminuait sa charité extérieure...* » (CF 40)

3. La prière sacramentelle

Avant l'entrée au couvent de Dijon, tout ce qu'Elisabeth connaît de la Bible, elle l'a reçu et gardé, grâce à son excellente mémoire de musicienne, de la liturgie eucharistique. Dès son plus jeune âge, sa maman lui a fait découvrir les liturgies paroissiales. Le fondement de sa foi et de spiritualité est le même que celui qui est offert à tout baptisé : la liturgie, et en tout premier lieu, l'eucharistie. Elisabeth a cultivé cette attention à la présence de Dieu

en elle par « *la bouche des hommes à travers le catéchisme, les offices à Saint-Michel, la confession et la direction spirituelle, bref la liturgie, la vie de l'Eglise* », fait remarquer Hans Urs von Balthasar (« Elisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle », p. 28).

Ses cinq années de vie religieuse ne feront qu'approfondir ce recours à l'Ecriture et à la liturgie. Notons-le bien, nous avons beaucoup plus de chances encore qu'elle : la liturgie en français, enrichie par trois cycles de lectures bibliques, et la facilité d'accès à de nombreuses traductions de la Bible, nous offrent aujourd'hui des moyens dont ne disposait pas Elisabeth. Guite a laissé un témoignage très fort elle aussi. Voici ce que dit sa fille Chantal : « *Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours vu maman aller à la messe tous les matins, tous les matins... La Messe pour elle, c'était extraordinaire. Elle y allait par tous les temps. Elle ne pouvait s'en passer...* » (Jean Remy, « Guite », p.172).

C. Le secret de la joie

Les épreuves et les difficultés n'ont pas manqué aux deux sœurs. Mais, l'une et l'autre, devenues de grandes priantes, par leur foi confiante ont reçu le don de la vraie joie. Vous savez, on peut avoir 36 raisons, mille peut-être, d'être dans le trouble ou la tristesse : elles sont toutes mauvaises. La joie n'est pas la conséquence d'un bien-être matériel ou physique, même si cela peut y contribuer. La véritable joie prend sa source dans la certitude de se découvrir aimé et d'aimer à son tour, en foulant au pied son égoïsme, dans une confiance en l'Amour, quoiqu'il arrive. Et cette foi ne peut être reçue que par une âme de prière. Elisabeth l'a vécu et longuement enseigné. Guite l'a été tout au long de sa vie.

Le pape Jean-Paul II déclarait le 25 novembre 1984 :

« *J'ose présenter au monde cette jeune fille qui avait 20 ans à Dijon en 1900, cette religieuse qui est morte dans son carmel, parce qu'elle est un témoin éclatant de la joie d'être enracinée dans l'Amour.* »

Cela peut s'appliquer aussi à Guite. Madame d'Orival témoigne à son sujet :

« *L'impression qu'elle m'a laissée est difficile à définir : c'était comme un rayonnement mais tamisé par une simplicité et une discrétion qui semblaient chez elle essentielles et sous-tendues par un courage et une dignité dont je ne l'ai jamais vu se départir.* »

Guite se souvient, rapporte le Père Conrad De Meester, que s'étant plainte à sa sœur de devoir aller à une soirée mondaine avec son mari, cette perspective ne lui souriant guère, Elisabeth lui avait répondu : « *Moi je suis bien contente que tu ailles à cette fête car au moins il y aura quelqu'un qui aime le Bon Dieu et qui lui tiendra compagnie. Puis il faut que tu sois bien belle !* » (Introduction générale aux Œuvres complètes, p. 89).

Le secret de cette joie paisible, de cette douce paix qui se plie doucement aux événements joyeux et douloureux de la vie, c'est la foi simple et profonde en l'Amour qu'est Dieu, et qui est elle-même fruit d'une prière fidèle et persévérante. Saint Jean de la Croix écrit dans son cantique spirituel à propos de ces baptisés qui sont des saints :

« *Il y a dans leur extérieur, je ne sais quelle grandeur, quelle dignité qui inspire la réserve et le respect. C'est un effet surnaturel qui résulte de leur communication intense et familière avec Dieu* » (CS, strophe XVII).

Le 25 juillet 1905, Elisabeth envoie à sa sœur une très belle poésie qui exprime ce que madame Chevignard va réaliser dans toute sa vie :

« *Chère petite sœur, sais-tu bien ta richesse ?*

As-tu jamais sondé l'abîme de l'Amour ?
 Je viens te révéler l'ineffable tendresse
 Qui plane sur ton âme et la nuit et le jour.
 Par un regard tout simple, ô ma Guite, contemple
 Le " Mystère caché " qui s'opère en ton cœur :
 " Voici que l'Esprit Saint te choisit pour son temple
 Tu ne t'appartiens plus... et c'est là ta grandeur ! "
 Sous sa touche divine, oh, demeure en silence
 Pour qu'il imprime en toi l'image du Seigneur » (P 93).

La retraite qu'Elisabeth a composée entièrement pour sa cadette, *Le Ciel dans la Foi*, commence par cette belle phrase :

« La Trinité, voilà notre demeure, notre « chez nous », la maison paternelle dont nous ne devons jamais sortir. La Maître l'a dit un jour : " L'esclave ne demeure pas toujours en la maison, mais le fils y demeure toujours " (saint Jean) » (CF 2).

La joie n'est autre que la présence de Dieu. La joie, c'est l'union avec le Père, l'union en Dieu, la sainteté véritable, ou la « divinisation » de l'homme, comme on veut. Jeune postulante, Elisabeth écrit à Guite :

« Tout est délicieux au carmel : on trouve le bon Dieu à la lessive comme à l'oraison. Il n'y a que lui partout. On le vit. On le respire. Si vous saviez comme je suis heureuse, mon horizon grandit chaque jour » (L 89).

Pour cela, il faut descendre dans son cœur, comme Elisabeth l'explique admirablement à sa sœur :

« Demeurez en moi, priez en moi, adorez en moi, aimez en moi, souffrez en moi, travaillez, agissez en moi. Demeurez en moi pour vous présenter à toute personne ou à toute chose, pénétrez toujours plus avant en cette profondeur. (...) Mais pour entendre cette parole toute mystérieuse, il ne faut pas s'arrêter pour ainsi dire à la surface, il faut entrer toujours plus en l'Être divin par le recueillement. « Je poursuis ma course », s'écriait saint Paul ; ainsi nous devons descendre chaque jour en ce sentier de l'Abîme qui est Dieu ; laissons-nous glisser sur cette pente dans une confiance toute pleine d'amour. « Un abîme appelle un autre abîme. » C'est là tout au fond que se fera le choc divin, que l'abîme de notre néant, de notre misère, se trouvera en tête à tête avec l'Abîme de la miséricorde, de l'immensité du tout de Dieu. Là que nous trouverons la force de mourir à nous-mêmes et que, perdant notre propre trace, nous serons changés en amour... » (CF, 3-4)

Alors, poursuit Elisabeth :

« Chaque incident, chaque événement, chaque souffrance comme chaque joie est un sacrement qui lui donne Dieu ; aussi elle ne fait plus de différence entre ces choses, elle les franchit, elle les dépasse pour se reposer, au-dessus de tout, en son Maître Lui-même... " La propriété de l'amour est de ne jamais se rechercher, de ne rien se réserver mais de donner tout à celui qu'il aime » (CF 10)

Même nos péchés ne nous éloignent pas de Dieu, si nous lui faisons confiance :

« Le Seigneur, dans sa clémence, a voulu retourner nos péchés contre eux-mêmes et pour nous ; Il a trouvé le moyen de nous les rendre utiles, de les convertir entre nos mains en instruments de salut. Que ceci ne diminue en rien ni notre terreur de pécher, ni notre

douleur d'avoir péché. Mais nos péchés "sont devenus pour nous une source d'humilité. »
(CF 35)

La joie parfaite n'est pas seulement promesse pour la vie éternelle, où en revanche nous connaissons la « béatitude » dans la contemplation brûlante et le désir toujours renouvelé de Dieu. La joie, elle, n'est pas incompatible avec la souffrance. La *joie parfaite* se découvre même de fait à *travers la souffrance* : elle s'atteint à travers un chemin marqué par la souffrance. Quand cette grâce nous est donnée, parce que nous l'avons demandée, parce que nous lui avons présenté nos mains vides, nous pouvons comprendre cette histoire des *Fioretti* de saint François : [le raconter, pas le lire]

[Comme saint François allait une fois de Pérouse à Sainte-Marie des Anges avec frère Léon, au temps d'hiver, et que le froid très vif le faisait beaucoup souffrir, il appela frère Léon qui marchait un peu en avant, et parla ainsi : « O frère Léon, alors même que les frères Mineurs donneraient en tout pays un grand exemple de sainteté et de bonne édification, néanmoins écris et note avec soin que là n'est pas la joie parfaite. » Et saint François, allant plus loin, l'appela une deuxième fois : « O frère Léon, quand même le frère Mineur ferait les aveugles voir, redresserait les contrefaits, chasserait les démons, rendrait l'ouïe aux sourds, le marcher aux boiteux, la parole aux muets, et, ce qui est plus grand miracle, ressusciterait des morts de quatre jours, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. » Marchant encore un peu, saint François s'écria d'une voix forte : « O frère Léon, si le frère Mineur savait toutes les langues et toutes les sciences et toutes les Ecritures, en sorte qu'il saurait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais même les secrets des consciences et des âmes, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. » Allant un peu plus loin, saint François appela encore d'une voix forte : « O frère Léon, petite brebis de Dieu, quand même le frère Mineur parlerait la langue des Anges et saurait le cours des astres et les vertus des herbes, et que lui seraient révélés tous les trésors de la terre, et qu'il connaîtrait les vertus des oiseaux et de poissons, de tous les animaux et des hommes, des arbres et des pierres, des racines et des eaux, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. » Et faisant encore un peu de chemin, saint François appela d'une voix forte : « O frère Léon, quand même le frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les fidèles à la foi du Christ, écris que là n'est point la joie parfaite. »

*

Et comme de tels propos avaient bien duré pendant deux milles, frère Léon, fort étonné, l'interrogea et dit : « Frère, je te prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite. » Et saint François lui répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie des Anges, ainsi trempés par la pluie et glacés par le froid, souillés de boue et tourmentés par la faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère et dira : « Qui êtes-vous ? » et que nous lui répondrons : « Nous sommes deux de vos frères », et qu'il dira : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes même deux ribauds qui allez trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ; allez-vous-en » ; et quand il ne nous ouvrira pas et qu'il nous fera rester dehors dans la neige et dans la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit, alors si nous supportons avec patience, sans trouble et sans murmurer contre lui, tant d'injures et tant de cruauté et tant de rebuffades, et si nous pensons avec humilité et charité que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si nous persistons à frapper, et qu'il sorte en colère, et qu'il nous chasse comme des vauriens importuns, avec force vilénies et soufflets, en disant : « Allez-vous-en d'ici, misérables petits voleurs, allez à l'hôpital car ici vous ne mangerez ni ne logerez », si nous supportons tout cela avec patience, avec allégresse, dans un bon esprit de charité, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si nous, contraints pourtant par la faim, et par le froid, et par la nuit, nous frappons encore et appelons et supplions pour l'amour de Dieu, avec de grands gémissements, de nous ouvrir et de nous faire cependant entrer, et qu'il dise, plus irrité encore : « Ceux-ci sont des vauriens importuns, et je vais les payer comme ils le méritent », et qu'il sorte avec un bâton nouveau, et qu'il nous saisisse par le capuchon, et nous jette à terre, et nous roule dans la neige, et nous frappe de tous les nœuds de ce bâton, si tout cela nous le supportons patiemment et avec allégresse, en pensant aux souffrances du Christ béni, que nous devons supporter pour son amour, ô frère Léon, écris qu'en cela est la joie parfaite. Et enfin, écoute la conclusion, frère Léon : au-dessus de toutes les grâces et dons de l'Esprit Saint que le Christ accorde à ses amis, il y a celui de se vaincre soi-même, et de supporter volontiers pour l'amour du Christ les peines, les injures, les opprobres et les inconvénients ; car de tous les autres dons de Dieu nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils ne viennent pas de nous, mais de Dieu, selon que dit l'Apôtre : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu de Dieu ? Et si tu l'as reçu de lui, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu l'avais de toi-même ? » (1 Corinthiens 4, 7). Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction, nous pouvons nous glorifier parce que cela est à nous, c'est pourquoi l'Apôtre dit : « Je ne veux point me glorifier si ce n'est dans la croix de Notre Seigneur Jésus Christ » (Galates 6, 14).]

Savons-nous chercher cette joie parfaite au lieu de nous contenter de nous appesantir sur les souffrances – certes bien réelles – mais qui doivent elles aussi être transfigurées ?

Certes, il ne s'agit pas de rechercher la souffrance pour la souffrance ! Cela n'a jamais eu aucun sens ! Jésus ne souffre pas pour souffrir, mais parce que fidèle à son message, il ne veut qu'employer les moyens de l'amour et de la non-violence. Et donc, il donne sa vie. Ce n'est pas la souffrance qu'il veut, mais la fidélité à l'amour jusqu'à la souffrance, jusqu'à la mort s'il n'y a pas d'autre possibilité. Elisabeth accepte aussi de souffrir avec le Christ, à la suite de saint Paul : « *Je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous, car ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, je l'accomplis dans ma propre chair, pour son corps qui est l'Église* » (Colossiens 1, 24). Dans une lettre à sa maman, Elisabeth lui dit :

« Je ne peux pas dire que j'aime la souffrance en elle-même, mais je l'aime parce qu'elle me rend conforme à Celui qui est mon Epoux et mon Amour » (L317).

Elle précise dans une autre lettre, un mois avant sa mort :

« Il y a un Être qui est l'Amour et qui veut que nous vivions en société avec Lui. Oh maman, c'est délicieux, Il est là qui me tient compagnie, qui m'aide à souffrir, qui me fait dépasser ma douleur pour me reposer en Lui ; fais comme moi, tu verras comme cela transforme tout » (L 327).

On pourrait distinguer deux sortes de souffrance. Celle, je vous préviens que si vous ne l'avez pas encore vécu, vous la connaîtrez sans doute, qu'on appellerait « la nuit de la prière. » Il est fréquent que l'on ressente de vives consolations intérieures quand on entame sérieusement une vie d'oraison. Mais ensuite, l'Esprit Saint nous sèvre de ces douceurs spirituelles, comme pour nous apprendre à aimer Dieu non pour ce qu'il nous donne, mais, par pure gratuité, pour lui-même. C'est une étape purifiante, où l'on prie dans la sécheresse, dans la foi pure, mais où l'Esprit nous soutient dans la « nuit » et où il nous fait grandir. Écoutons Elisabeth enseignant sa petite sœur :

« Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru . » C'est là le grand acte de notre foi ; c'est le moyen de rendre à notre Dieu amour pour amour ; c'est « le secret caché » au cœur du Père, dont parle saint Paul, que nous pénétrons enfin, et toute notre âme tressaille ! " Lorsqu'elle sait croire à ce « trop grand amour » qui est sur elle, on peut dire comme il est dit de Moïse: « Il était inébranlable dans sa foi comme s'il avait vu l'Invisible. » Elle ne s'arrête plus aux goûts, aux sentiments ; peu lui importe de sentir Dieu ou de ne pas le sentir ; peu lui importe s'Il lui donne la joie ou la souffrance: elle croit à son amour. Plus elle [est] éprouvée, plus sa foi grandit, parce qu'elle traverse pour ainsi dire tous les obstacles pour aller se reposer au sein de l'Amour infini, qui ne peut faire qu'œuvres d'amour. Aussi à cette âme tout éveillée en sa foi la voix du Maître peut dire dans le secret intime cette parole qu'Il adressait un jour à Marie-Madeleine: « Va dans la paix, ta foi t'a sauvée » (CF 20).

Elle dira même, dans sa *Dernière Retraite*, qu'elle a honte à l'idée même de faire une différence entre sentir ou ne pas sentir :

« Qu'importe à l'âme, qui s'est recueillie sous la clarté que crée en elle cette parole, de sentir ou de ne pas sentir, d'être dans la nuit ou la lumière, de jouir ou de ne pas jouir... Elle éprouve une sorte de honte de faire de la différence entre ces choses ; et lorsqu'elle se sent encore touchée par elles, elle se méprise profondément pour son peu d'amour, et regarde vite à son Maître pour se faire délivrer par Lui. Elle l' « exalte » selon l'expression d'un grand mystique, "sur la plus haute cime de la montagne de son cœur, au-dessus des douceurs et des consolations qui découlent de Lui, car elle a résolu de tout dépasser pour s'unir à Celui qu'elle aime ". Il me semble qu'à cette âme, cette inébranlable en sa foi au Dieu-Charité, peuvent s'adresser ces paroles du Prince des apôtres : « Parce que vous croyez, vous serez remplis d'une joie inébranlable et glorifiée » (DR 11).

Une autre nuit serait celle de la « souffrance », psychique ou physique. Osons croire que là aussi on peut vivre dans la paix et la joie douloureuses. [Histoire de Marc J.] Joie jusque dans la souffrance ? Oui, répond Elisabeth trois mois avant sa mort :

« Mangeons avec amour ce pain de la volonté de Dieu. Si parfois ces volontés sont plus crucifiantes, nous pouvons dire sans doute avec notre Maître adoré: « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi », mais nous ajouterons aussitôt: « Non pas comme je veux, mais comme vous voulez » ; et dans le calme et la force, avec le divin Crucifié, nous gravirons aussi notre calvaire, chantant au fond de nos âmes, faisant monter vers le Père une hymne d'action de grâces, car ceux qui marchent en cette voie douloureuse, ce sont ceux-là « qu'il a connus et prédestinés pour être conformes à l'image de son divin Fils », le Crucifié par amour » (CF 30).

Un soir pourtant, son infirmière, la voyant beaucoup souffrir, lui dit : « Vous n'en pouvez plus, ma pauvre petite sœur ? - Oh ! non, je n'en puis plus. ! ... » (Souvenirs, ch. XVII). La souffrance d'Élisabeth la transforme et l'invite à une présence de compassion même après sa mort. Elle qui aspirait à s'élancer au sein de la Sainte Trinité (Souvenirs, ch. XVII) et s'y perdre pour l'éternité, passerait maintenant volontiers son éternité auprès des malades : « Oh ! Qu'il faut prier pour les mourants ! Volontiers je passerai mon éternité auprès d'eux pour les assister... » (Souvenirs, ch. XVII).

Le secret de la Joie ? C'est d'être avec Dieu, de demeurer en Lui. Écoutons encore Elisabeth nous le confier :

« Voilà la mesure de sainteté des enfants de Dieu: « être saint comme Dieu, être saint de la sainteté de Dieu » ; et cela en vivant en contact avec Lui " au fond de l'abîme sans fond ", « au-dedans ». " L'âme semble alors avoir une certaine ressemblance avec Dieu... C'est dans " ce petit ciel " qu'il s'est fait au centre de notre âme que nous devons le chercher et surtout que nous devons demeurer » (CF 32).

La seule joie, c'est la sainteté. Et être saint, c'est se laisser aimer, se laisser faire. Se laisser peindre, comme Elisabeth, comme Guite, comme tant d'autres saints et saintes anonymes, en une vivante icône de la Trinité. Nous tenir, attentifs et silencieux, sous la touche de l'Esprit Saint qui nous configure au Fils pour la gloire du Père. Beaucoup pourront alors reconnaître en nous la présence de la Trinité Une et trois fois sainte.

Qu'Élisabeth, qui a été successivement une jeune sainte laïque, une sainte religieuse et enfin une sainte malade, que Guite aussi, qui a été sa première et admirable disciple, nous accompagnent sur la route de notre vie !